

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

PERIÓDICO DE LITTERATURA
COMPARADA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

COMPARATIVE LITERARY JOURNAL.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSKRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TIMARIT FYRIR BÓKMENTA
SAMANBURÐH.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation ; quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de pareilles bornes. Il ne saurait faire halte près d'un fragment — et la nation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment ? . . . SCHILLER.

Szerkesztik és kiadják : DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL JÚGÓ.

BUREAU DE RÉDACTION : KOLOZSVÁR, FÓTÉR, TIVOLI (HONGRIE).

IRÓTÁRSÁK. (COLLABORATEURS.) Dr. Amiel Fréd. egyet. tanár Genfben. — Anderson Rasmus, a Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika É.A.) — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben — Baynes James, a British Museum könyvtár hivatalnok Londonban — De Beer Taco H. a „Noord en Zuid“ szerkesztője Amsterdamban. — De Benjumes Diaz, a Lissabeni „Academia Real das Sciencias“ tagja Londonban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — Dr. Giuseppe Biadego magántudós Veronában. — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Gróf Cipolla F. magántudós Veronában. — Cannizzaro T. magántudós Messinában — Carrion Antonio Luiz a „Revista de Andalucia“ kiadó-szerkesztője Malagában. — D. Cassone Giuseppe magántudós Notóban (Sicilia) — Chattopádhjáya Nisí Kánta Lipcsében. (Calcutta). — Dr. Dahlmann R. a „Zeitschr. d. Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung“ szerkesztője Lipcsében. — Dr. Dederding gym. tanár Berlinben. — Dr. Espino Rinaldo Alvarez, a „Real Academia Gaditana“ főtűkára, Cadizban. — Dr. Fracceroli G. magántudós Veronában. — Dr. Gierse A. szerkesztő Naumburgban. — Hart H. a „Deutsche Monatsblätter“ főszerkesztője Bremenben. — Hart J. szerkesztő Berlinben. — Dr. Hóman Ottó egyetemi tanár Kolozsvárt — Imre Sándor, egyetemi tanár ugyanott. — Jochumsson Mátvás, a „Thjódhólfur“ kiadó-szerkesztője Reykjavikban (Izland). — Kürschner J. a „Litterar. Verkehr“ és a „Deutsche Bühnengesellschaft“ szerkesztője Berlinben. — Katscher L. magántudós Londonban. — Lindh Th. magántudós Borgoban (Finland.) — Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő, sz. Ghika hercegnő (Dora d'Istria) Párisi „Földrajzi társ.“ tiszt. tagja stb. Firenzében. — Don Leoncio Larrivera magántud. Granadában. — Don Pablo de Maza, magántudós Cádizban. — Don Ramon Leon Mainez, a „Crónica de los Cervantistas“ főszerkesztője Cádizban — Marziale Th. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Mayet P. a cs. jap. Bicin Toko egyet. tanára Tokióban (Yédo.) — Milelli Domenico tanár Avolaban (Sicilia). — Dr. Münckwitz J. egyet. tanár Lipcsében — Dr. Nerflisch P. gym. tanár Berlinben. — Dr. Oman V. az „Allehanda för folket“ szerkesztője Örebro-ban (Svédországban). — Patuzzi G. L., tanár Veronában. — Podhorszky L. a magy. Akadémia lev. tagja Párisban. — Rapisardi M. egyet. tanár Catanában. — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben. — Schmitz F. J. k. tanár, a Berlini „Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen“ tagja Aschaffenburgban. — Dr. Schott Wilhelm, egyetemi tanár Berlinben. — De Spuches di Galati J. herceg, az „Academia delle scienze“ elnöke Palermo-ban. — Dr. Störck V. a por. k. Akadémia tanára Músterben. — Staufe-Simiginoviz, es. k. tanár Czernowitzban — Szamosi J. egyet. tanár Kolozsvárt. — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanzott — Dr. Teichmann A. egyetemi tanár Baselben. — Dr. Teza Emilio egyetemi tanár Pisában — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavikban (Izland). — Dr. Wernecke H. tanár Bornaban — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipcsében — Wolter E. stud. philol. slav. Dorpatban. — P. Werthanes Dr. Jakudsján Brassóban. (Konstantinápoly.) — S. van Straelen, a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Stempel M. magántudós Berlinben. — Dr. M. Vogler, a „Studienfreund“ szerkesztője Lipcsében. — Forestier Auber, magántudós Philadelphióban. — Dr. Gwinner W. magánt. M. m. Frankfurtban. — Abshoff E. magántudós Músterben. — Dr. Kröber G. egyetemi tanár Boroszlóban. — Szabó Károly, egyet. tanár Kolozsvárt. — Díósi Arthur, a Junr. Cosmopolitan Club elnöke Londonban. — Dr. Rollett H. városi levéltárnok Badenben. — Dr. Zimmerer Helén, magántudós Londonban. — Dr. Kanitz A. egyet. tanár Kolozsvárt. — Bozzo Giuseppe, egyet. tanár Palermo-ban. — Ingram John, magántudós Londonban.

SOMMAIRE DU No XXXVII. — VOL. IV. No 7.

Dora d'Istria. La Poésie des Persans sous les Khadjars. p. 127. — Schott. Velisurmaaja. Finn. Ballade. p. 132. — Petőfiána. (XXX. Aleardo Aleardi gróf a Petőfiánus. — XXXI. Neue Petőfi-Übersetzer in Amerika u. England. — XXXII. Petőfiána curiosissima 11—12.) p. 134. — Symmlika. (Butler. Hungarian Folksongs, XI. — Staufe-Simiginoviz. Kleinrussische Volkslieder I. II. — M. Volkslieder d. Transilvan. Zigeuner. [Originaltext n. Verd.] XVI. — Prati. Firenze, verd. von Meltzl.) p. 138. — Bibliographie (Nrr. 140—147.) p. 140.

Sämtliche Artikel unserer polyglotten Organs (zugleich eines solchen für Höhere Übersetzungskunst und sogenannte Weltliteratur) sind Original-Artikel, deren Nachdrucks-, bez. Übersetzungsrecht vorbehalten bleibt.

LA POESIE DES PERSANS SOUS LES KHADJARS.

(Suite.)

Les cinq pièces publiées par M. Chodzko¹⁾ vont des derniers jours du Prophète à l'assassinat d'Ali et à la mort de ses fils. *Le Martyre d'Ali* est particulièrement pathétique. La désolation de sa fille, la petite Kouloum, est peinte avec naturel.

Dans les adieux d'Ali à son serviteur Gamber se révèle la sérénité sur-naturelle d'Ali et se manifeste tout l'enthousiasme qu'il inspire à ses admirateurs :

«Ali. — Du calme, de la patience, mon pauvre Gamber. Ne te livre pas à ces pensées de désespoir. Après moi, tu serviras Hassan et Houssein, pour mériter la récompense du salut éternel auprès du maître de tous. Ne t'afflige pas, ami : mes deux fils assureront ton bien-être sur la terre et là-haut.

«Gamber. — Corps du Prophète, astre du septième ciel, âme de la maison de Dieu, rose du parterre de fleurs de la religion et ami d'Allah, ah ! qu'ils étaient beaux ces jours où, monté sur Duldul, tu éblouissais les yeux de nos ennemis par le soleil des victoires qui étincelait sur l'or de ton étrier.

Je te suivais partout, fier de la grandeur de mon maître, et Gamber, petit atome, se baignait dans les flots de lumière de ta gloire. Dorénavant, comment pourrai-je voir Zulfékar²⁾, ô mon roi ? Avec quels yeux contemplerai-je Duldul ? Parle, parle, ô mon

¹⁾ *Théâtre persan, choix de téaziés* ou drames traduits pour la première fois du persan par A. Chodzko (Paris, 1878.)

²⁾ Nom du sabre d'Ali.

maître, dis ! A la vue de ton glaive et de ton cheval, comme moi orphelins de leur maître, que fera Gamber, sinon de déchirer sa barbe et ses vêtements ?

«Ali. — Duldul ne sera pas plus oublié que toi, mon vieil ami. Pardonne moi toutes les peines que tu as endurées pendant de longues années. Approchez, Hassan et Houssein. Je vous confie Gamber ; il m'a servi avec dévouement et loyauté ; il a eu toute ma confiance. Ayez-en soin, mes enfans, et par vos bontés faites-lui oublier que je ne vis plus.

«Gamber. — J'ai un souhait, une prière à t'adresser, mon prince. Avant de quitter cette terre d'angoisses, j'aurais désiré te voir encore une fois à cheval sur Duldul. Monte-le, ô mon souverain, et laisse-moi marcher encore une fois à côté de ton étrier, laisse-moi recueillir la poussière des sabots du noble animal ; j'en froterai mes yeux ; c'est un collyre de grand prix.

«Ali. — Il ne m'est plus permis de songer à monter Duldul. La mort a déjà sellé pour moi son Duldul. Je vais le monter tout à l'heure, afin de chevaucher à travers d'autres champs. Va, mon brave écuyer Gamber, jette un linceul noir sur mon cheval favori, dis-lui qu'il n'a plus de maître, que l'iniquité de la fortune l'en a privé.

«Gamber (sort et revient, tenant le cheval favori par la bride). — Viens, Duldul, que je te revête d'une housse noire. Les mécréans, les infâmes barbares ont martyrisé notre maître. Tu es triste, tu sens, ami Duldul, que ton cavalier, ton prince expire dans les flots de son noble sang. Ne t'en défends pas, laisse-moi te draper pour le deuil. Laisse-moi couvrir ma tête de la pous-

sière que tu foules et puis mourir à tes pieds. Laisse-moi déposer ma bouche sur ces étriers, sur cette selle. Ali fait toute ma joie, toute ma richesse.» —

Dans le *Messager de Dieu* Mahomet fait consentir Ali et Fatima à la mort de leurs fils: «Puisqu'on veut, dit Fatima, que les vrais croyants soient sauvés au prix de mon infortune, je consens à être la plus malheureuse des mères, je consens ce que la grande calamité ait son cours.»

Le *Monastère des moines européens*¹⁾ est la plus remarquable des pièces traduites par M. Chodzko. Le principal personnage est la tête d'un des martyrs de Kerbela: «Mon nom est Hosseïn; mon métier extirpateur des ennemis de Dieu.» Les patriarches viennent lui rendre hommage et Jésus «l'illustre rejeton de la souche de prophètes» descend, avec Moïse, du «haut du septième ciel» pour faire «sa visite de condoléance au fils du prince de l'univers.» — «Les yeux gros de larmes, s'écrie-t-il, j'arrive pour m'acquitter des devoirs dus à la fête de Hosseïn. Rose du jardin des fleurs d'Ali, lumière des deux yeux, je te salue. Victime d'hommes iniques, tombé sur le désert du malheur, reçois mon hommage. Ah! que toutes les oeuvres méritoires par lesquelles Jésus, persécuté comme toi, a bien mérité de Dieu, te servent de rançon, noble tête! Que je sois sacrifié à ton front couronné d'une auréole, à ton front immaculé! Quel traître sans foi commit ce sacrilège inouï? Comment a-t-on osé porter la main sur cette tête d'innocent? Viens ici, orateur du Dieu²⁾,

1) La *Dame chrétienne*, trad. par le comte de Gobineau, semble en être un remaniement.

2) Moïse.

approche, contemple ces traits du roi de la religion. Ce rayon qui émanait des yeux de la miséricorde des deux mondes, cette existence bénie se sont éteints!»³⁾

On voit aussi paraître les femmes des patriarches, Eve, Agar, Rachel, la fille de Jéthro et même Marie, mère de Jésus.

Le zèle qu'on montre pour la mémoire des martyrs de Kerbela ne doit pas faire croire que la poésie persane soit essentiellement orthodoxe. Les poètes soufys, pour ne citer qu'un exemple, sont bien loin d'avoir, en matière de religion, des tendances conservatrices.

Un écrivain français reproche au Dr. Tholuck d'avoir, dans un ouvrage qui fait autorité, le *Soufisme*⁴⁾, donné beaucoup trop de place à la poésie et trop peu aux écrits dogmatiques. Cette critique semble d'autant moins fondée qu'il est peu d'écoles qui doivent autant à la poésie que la secte célèbre des soufys, secte qui a profité avec une rare habileté de la passion des Persans pour la poésie et du talent des poètes qui avaient adopté ses idées, afin de populariser des doctrines très peu conformes au génie de l'Islam sémitique. En Perse, où l'on ne trouve peut-être pas un vrai musulman sur vingt personnes, le soufisme avait un terrain admirablement préparé. «Il serait excessivement intéressant, dit le comte de Rochechouart, d'examiner l'état de la foi en Perse. Je suis certain qu'on arriverait à des résultats que l'on est loin de soupçonner en Europe, où l'on s'obstine à considérer l'Asie centrale comme un foyer de fanatisme musulman, tandis qu'au

3) Trad. Chodzko.

4) Tholuck *Werke* (Gotha, 1863—67).

contraire il n'y a pas de pays où l'islam soit plus battu en brèche.»

En tout pays on peut rompre avec l'orthodoxie dominante ou parce qu'elle ne donne pas de satisfaction réelle au sentiment religieux, un des plus puissants instincts de notre espèce, ou parce qu'on pense qu'elle ne repose sur aucune espèce de preuve. Aussi existe-t-il parmi les soufys deux tendances fort opposées, un mysticisme qui aspire à une union intime avec un Dieu pareil au Dieu de Spinoza (ce philosophe juif était en réalité un Asiatique qui scandalisait les Européens du XVII^e siècle) ou un rationalisme qui n'accepte pas plus les dogmes de l'islam que la morale dont les principes sont le fond des religions actuelles. Mais il ne faut point que le mot rationalisme fasse illusion. Un fils de l'Asie peut nier l'existence ou la personnalité de Dieu et de toute morale obligatoire, sans cesser de croire au surnaturel, ou, pour mieux dire, la distinction entre les faits naturels et les miracles n'a aucun sens pour lui, ceux-ci lui semblant toujours aussi vraisemblables que ceux-là. L'imagination, aussi vive chez l'Asiatique qu'elle l'est peu chez l'Européen, paralyse complètement la logique. Des gens qui sont moins élèves d'Aristote que de la fantaisie orientale ne se croient pas obligés, en adoptant un système, d'éliminer de leur intelligence tous les éléments fournis par les autres. L'action énervante d'une doctrine qui a produit tant de grands poètes quietistes se trouve souvent affaiblie par ces inconséquences, sans qu'il soit possible de contester la périlleuse influence exercée par les fiers dédains de ces esprits qui parlent de l'action, de la nature et de la vie avec une verve amère. Les employés, les marchands,

les principaux artisans ont à divers degrés subi cette influence. De même qu'on disait, il y a une trentaine d'années, que la bourgeoisie française était «voltaireuse» on peut dire que les bourgeois de la Perse appartiennent aux soufys. Le fondateur de la célèbre dynastie des Séféwich était lui-même soufy; mais il crut nécessaire par politique de soutenir énergiquement les mollahs, alors tout-puissants en Perse. Des calculs analogues ont décidé Frédéric II et Catherine II à donner, au dernier siècle, un asile aux Jésuites.

Ropallo.

Dora d'Istria.

(A suivre.)

VELISURMAAJA.

FINNISCHES ORIGINAL NEBST VERDEUTSCHUNG.

— Beitrag zur vergl. Litteraturgeschichte. —

*Mistüs tulet, kustas tulet,
Poikani iloinen? —*

*Meren rannalta, meren rannalta,
Äitini kultainen.*

*Mitü sieltü tekemästü,
Poikani iloinen? —*

*Hevostani juottamasta,¹⁾
Äitini kultainen.*

*Mist'on jalkasi vereen tullut²⁾
Poikani iloinen? —*

*Hevonen polkasi ravallansa,
Äitini kultainen.*

*Mist'on miekkasi vereen tullut,
Poikani iloinen? —*

*Pistin veljeni kuoliaksi,
Äitini kultainen.*

*Mintähen sinü veljesi pistit,
Poikani poloinen?*

*Mintähen naittani nauratteli,
Äitini kultainen.*

*Minne nyt sinü itse jouvut,
Poikani poloinen? —*

*Muille maille vierahille,
Äitini kultainen.*

*Minne heität maammosi vanhan,³⁾
Poikani poloinen?*

*Mieron rihmoja keträköhön,
Äitini kultainen.*

Minne heität naisesi nuoren,

Poikani poloinen?
Mieron miehii katselkohan,
Aitini kultainen.
Koskas sieltä kotihin käännyt,
Poikani poloinen? —
Konsa korppi valkenevi,
Aitini kultainen.

Der Brudermörder.

Woher kommst Du, woher kommst Du
 Du mein muntretr Sohn?
 Von des Meeres Strand, von des Meeres
 Strand,

Mutter geliebte mein.
 Was hast du dort angerichtet,
 Du mein muntretr Sohn?
 Habe nur getränkt mein Rösslein,
 Mutter geliebte mein.
 Doch Dein Fuss ist ja so blutig,
 Du mein muntretr Sohn? —
 Ross mit dem Eisen am Hufe schlug mich,
 Mutter geliebte mein.
 Doch Dein Schwert hat Blutes Flecken,
 Du mein muntretr Sohn?
 Habe den Bruder mein erschlagen,
 Mutter geliebte mein! —
 Warum schlugst Du zu Tod den Bruder,
 Sohn Du unseliger mein?
 Weil er geschändet meine Gattin,
 Mutter geliebte mein!
 Wohin, wohin willst Du nun fliehen,
 Sohn Du unseliger mein?
 Weithin, weit in fremde Lande,
 Mutter geliebte mein.
 Was soll werden aus Deiner Mutter,
 Sohn Du unseliger mein?
 Mag sie spinnen das Garn den Dörflern,
 Mutter geliebte mein.
 Was soll werden aus Deinem Weibe,
 Sohn Du unseliger mein?
 Mag sie buhlen mit Dorfes Männern,
 Mutter geliebte mein.
 Wann kehrst Du zur Heimat wieder,
 Sohn Du unseliger mein?
 Wann der Rabe weisses Kleid trägt,
 Mutter geliebte mein.

Universität Berlin.

W. Schott.

¹⁾ Mit Seewasser? wahrscheinlicher klinge wohl: „Habe nur mein Ross gebadet.“ — ²⁾ wron tullut (wörtlich) zu Blut gekommen. — ³⁾ minne heität (wörtl.) wohin wirfst Du, wohin lässtst Du fahren? — In der galischen Gestaltung dieser Ballade ist der Täter bekanntlich Mörder seines Vaters u. hat es auf Anstiften der eignen Mutter getan, die er nun verflucht. Solche Ungehenerlichkeit musste den unbekanntem finnischen Bearbeiter abstoßen, sein Erzeugnis ist mitgeteilt in Lönnrot's Einleitung zu der finnischen Volksliederesammlung Kanteletar (S. X—XII.)

272

272

Mohnike (in seinen schwed. Volksliedern von 1830) scheint uns ganz richtig die nordische einfachere Fassung für ursprünglicher zu halten, ob sie nun turanischen oder nordgermanischen oder, am wahrscheinlichsten, gemeinsamen Ursprungs sei. Doch scheint uns seine Argumentation nicht stichhaltig; auch scheint er uns die Sache zu verkehren, wenn er behauptet, dass das von ihm als älteste Fassung übersetzte Stück: „Der Knab' im Rosenhayn“ älter sei, als die finnische Bearbeitung. Diese letztere scheint uns im Gegenteil viel kräftiger. (Die schwed. Variante „Swen im Rosenhayn“ kommt nicht in Betracht) — Die allbekannte schott. Ballade, ursprünglich in Percys Reliques Vol. I., ist bekannt. nicht nur von Herder, sondern auch von Platen (kl. Ausg. II.) bearbeitet worden. Eine ungar. Übersetzung [nach Herder] von Tompa hat grosses Glück gemacht, seit den vierziger Jahren. R é d.

PETŐFIANA. XXX.

ALEARDO ALEARDI GRÓF. A PETŐFIANUS.

Erről a férfiről, a modern olasz irodalom egyik legremekebb költőjéről, ki a Firenzei akademián az aesthetika tanára volt és f. é. július havában meghalt, hazai lapjaink megemlékeztek ugyan, de egyetlen egynek se jutott eszébe A. ban nemcsak az olasz hires író, hanem az első külföldi Petőfiánusok egyik legjelesebbikét, valamint Petőfi legelső olasz terjesztőjét felismerni. Levén ugyanis szándékunk, az olasz Petőfi-iskolákról a Petőfi-társaság egyik legközelebbi ülésén értekezni, e helyen csak egy kiadatlan szép kis életrajzi vázlatot közlünk, melyet *Cassone* sici-liai barátunk irt számunkra, még pedig néhány évvel ezelőtt, midőn senki sem sejtette, hogy a nemes gróf aránylag még erős férfikorban fog kimulni:

Aleardo Aleardi nacque in Verona dal conte Giorgio Aleardi l'anno 1813. La sua famiglia era nobile e antica (trovasi nella „Storia della letteratura italiana“ di Girolamo Tiraboschi una Medea degli Aleardi poetessa Veronese vissuta nel quattrocento), ma da essa Aleardo non ereditò grandi ricchezze. Fu educato in Verona nello Imperiale-Regio Convitto-liceo adesso da molti anni soppresso, e nelle varie classi si distinse sempre. Studiò poi legge nell'università di Padova (1830), ove si fece molto amare da tutti per quella squisita cortesia di modi che anche adesso è tutta sua propria.

Anche nella prima sua giovinezza scrisse versi; lo ricorda egli stesso in una nota al suo „Canto politico in morte della contessa Marianna Giusti“. Ma quei versi sono caduti adesso in dimenticanza, anzi pare che non sia arrivato molto presto alla perfezione dell'arte avendo egli stesso relegate fra le poesie giovanili composizioni

273

del 1841 e del 1844.—E da notarsi che egli nel mondo letterario si cambiò il nome di *battesimo*: chiamavasi *Gaetano* e divenne *Aleardo*. —

Fra le prime poesie della età matura quelle che cominciarono a dargli fama d'insigne poeta furono le "Lettere a Maria" (1847), e ancora si reputano come le piu belle delle sue cose. Egli pubblicava allora le sue poesie in Verona e ne era editrice la libreria a la Minerva. Da certi particolari che si sentono contare de contratti che egli faceva con gli editori, rilevasi che economicamente i suoi versi poco gli hanno fruttato.

Naturalmente egli era sempre tenuto di occhio dalla Austria e nel 1859 fu anche arrestato a causa di certi suoi versi e mandato prigioniero per qualche mese a Josephstadt — Liberato emigrò da Verona. — Fra gli amici che egli ebbe è degno di nota lo altro insigne poeta suo coetaneo o di poco maggiore Cesare Betteloni (padre del vivente traduttore Vittorio Betteloni) che si suicidò nel 1858. — Dal 1859 al 66 Aleari vagò per l'Italia e molto tempo si trattenne a Brescia: poi ebbe la cattedra di estetica a Firenze e la ha anche al presente. Dopo il 1866 rivide la patria, e tutti quei mesi che gli restano liberi dall'insegnamento e da gli uffici di senatore del Regno, del quale grado venne insignito da qualche anno, li passa a Verona.*

Gli anni più fertili di poesia per lui furono all'indigrosso dal 1846 al 1863 e massimamente dal 1855 al 63; però compose belle poesie anche più tardi, come quella „In morte di Donne Bianca Rebizzo“ scritta nel 1872.

In prosa non scrisse opere di gran mole nè di molta importanza: sono in generale discorsi accademici d'occasione.

L' Aleari è uomo di media statura, bello e simpatico, di modi dignitosi e cortesi — quali i suoi versi, tale è l'autore. I suoi versi sono tenuti in molto pregio in Italia; i giovani massimamente ne vanno pazzi.

Si dice però ch'egli non sia da imitare giacchè la ricerca della melodia, in che è riuscito insigne, lo ha condotto a una certa vaporosità che la poesia italiana deve schivare.

Infine l'Aleari è uno de più valenti poeti viventi e, se non tutte le sue poesie, almeno pare che le „Lettere a Maria“ avranno lunga vita.

L' Aleari oltre all' essere senatore del regno è anche commendatore.

A külföld nagy költői közül senki sem énekelte meg tüzesebben Petőfit, mint Aleari

* T. irőtársunk, Hamerling fordította.

gróf és pedig a Garibaldinak ajánlott „*Sette Soldati*“ cz. cyclusában (A „*Poesie*“ cz. gyűjteményében, mely természetesen ki van tiltva talán még maig is Osztrákországból; ergo — talán Magyarországból is?) . . . Lesz azonban alkalmunk egészen közölni az illető canto-t, mihelyt csak több tér felett rendelkezünk, jelesen A-nak azt a szép apostrophéját, mely így kezdődik (i. h. 131. 1.):

*E tu, Sándor, perivi
Dei carmi favorito e de la spada,
Mentre l'arco degli anni e di fortuna
Poetando salivi. etc. etc.*

Mily joggal panaszkodik Magyarország, hogy a külföld nem méltatja irodalmát? Hogy-csak mai akademiánk tévirányait, illetőleg indolentiáját tekintjük, nem áll-e inkább az — ellenkező vád? (V. ö. Daumer esetét I. 4. 1.)

Legyen áldott A. gróf emléke hazánkban!

XXXI.

NEUE PETŐFI-ÜBERSETZER IN AMERIKA UND ENGLAND.

In Amerika wird unsere g. Mitarbeiterin, die berufene Petőfianerin (I have got the Petőfianeria)* A. Forestier (Miss Woodward) u. a. Petőfi's Gedicht „*Vasúton*“ ins Engl. übersetzen, ja, sie bereitet auch einen *Essai über P. vor*. — In England ist neuerdings John Ingram, der Biograph u. Herausgeber Edgar Poe's, mit Petőfi beschäftigt, wozu wir uns ebenfalls nur Glück wünschen können. Auch der bek. Dichter Th. Marzials lernt Ungarisch nur wegen P.'s. [Die von uns mehrfach erwähnte Verdeutschung der „*Felthök*“ konnte wegen des Augenübels des Verf. noch nicht erscheinen, wiewohl sie teilweise bereits längst gesetzt ist.]

XXXII.

PETŐFIANA CURIOSISSIMA.

II. Sogen. deutsche Übersetzer Petőfi's, aus unseren Tagen. Die sogenannten „deutschen“ Übersetzungen, deren in letzterer Zeit wohl mehrere Kilogramm erschienen sind, suchen sämtlich durch äusseres Blendwerk, bez. marktschreierische u. primitive Illustrationen, erzwungene Vorwort-Maschinerie aus den Federn bekannter Schriftsteller u. auch Verdeutscher höheren Rangs, und dergl. heutzutage nicht mehr ungewöhnliche Fadaisen, Reclam zu machen; in Folge dessen dieses ohrenzerreissende Ungarisch-Schwäbisch; dieses Pester-Lloyd- oder Ofener-Kettenbrücken-

*) Unsere g. Mitarb. verzeihe, dass wir unseren einheimischen Petőfianern zu Liebe, diese kleine Stelle aus ihrem frdl. Briefe vom 25. März. d. J. verraten. Übrigens wünschen wir im Interesse aller Litteraturen, diesem neuen Übel allgemeine Verbreitung. R e d.

„Deutsch“ von Budapester naiven magyar. Ta-
geblatt-Redactionen, ja selbst akad. Fachschrif-
ten, richtig für Goethes Sprache angesehen
worden ist. Aber der gute alte *Vridank* sagt:

*Wer da lobt der Schnecke Springen
Und des Ochsen Singen,
Der kam nie wo der Leopard sprang,
Und wo die Nachtigall sang.*

Ein Artikel von Dr. Ad. Dux in der „Litterar. Cor-
resp.“ (1878.) so wie ein anderer u. zw. anonymer
(im „Magazin für die Litt. des Ausl.“ 1878), des-
sen Autorschaft von vielen Seiten ganz mit
Unrecht uns zugeschrieben worden ist, entwic-
keln diesem Treiben gegenüber zwar eine etwas
schärfere Sprache, aber noch lange nicht den
gehörigen Ton u. die gehörige Courage. (Wir sind
ermächtigt mitzutheilen, dass Prof. H. v. M.
über Petőfi u. andere magyar. Gegenstände in
das Berliner „Mag. für die Litt. des Ausl.“ wohl
schon seit 1875 hie u. da geschrieben, aber über
Petőfi-„Übersetzer“ seine Meinung öffentl. noch
niemals vorgebracht hat*), noch sie in umständ-
licher Weise jemals vorbringen wird, sintema-
len es mit der Widerlegung der Toren u. Stüm-
per wie mit der Füllung des Danaidenfasses
zu gehen pflegt. *Red.] — 12. „Ungarns gröss-
ter Dichter.“* Diesen anon. Aufsatz der Wiener
„Europ. Revue“, (p. 30—40) der sonst von sehr
gutem Willen zeugt, sind wir leider gezwun-
gen hieher einzureihen. In unserer Zwillings-
monarchie, wo man, so oft es sich um grosse
Opfer handelt, schon seit den Zeiten des 7
jähr. Krieges (vgl. Denis' Hymnus „*An die Edle
Hungar. Nation*“)**) das magyarische Volk so
wohl zu schätzen weiss, sollte man doch endlich
so viel Mühe sich nehmen und die ungar. Ei-
gennamen u. a. allbekannte Daten nicht so haar-
sträubend entstellen. Schon um die Dehors zu
wahren gegenüber dem Ausland, wäre es hoch
an der Zeit, wenn man sich in Wiener Littera-
tatenkreisen nicht bloss so obenhinweg mit
ungar. Sprache u. Litteratur beschäftigen woll-
te, zumal es auch in dieser Beziehung von hier
noch Manches zu lernen giebt. —

*) Der vermeintl. Angriff, welchen eine vor einigen
Jahren ersch. ungar.-deutsche Bibliographie sich bemüht
gefunden hat von dieser Seite herauszuwittern, redu-
ziert sich in Wahrheit ledigl. nur auf einen orientie-
renden epistol. Privat-Avis, welcher bloss in Folge der
Indiscretion des Leipziger Verlegers u. ohne Wissen u.
Einwilligung des Adrnt. auf die — Colloformulare die-
ses Verlegers gedruckt worden ist.

**) 1796, als es gegen Frankreich ging:

Erlauchtes Volk, das sich an Mut u. Kraft
Mit jedem gleich misst

S Y M M I K T A.
HUNGARIAN FOLK-SONGS.

XI.

Ha én rózaa volnék.

As a rose to wither,
Wind-tost hither thither:
None, by look, approving;
None, responsive, loving: —

Let it not befall me!
Rose nor violet call me!
Violet, though it bloometh,
Summer's heat consumeth.

Rather, mine forsaking,
And the dove's form taking.
Whither, fluttering, sighing,
Would I not be flying?

No; be't not my dower
To be bird or flower;
'Tis my truest pleasure
To be thine, my treasure!

London. *E. D. Butler.*

KLEINRUSSISCHE VOLKSLIEDER.

I.

Sieh' der nahe Berg ist hoch,
Niedrig nur der weite;
Ach, das eine Lieb ist fern,
Nabe nur das zweite.

O dies nahe schenkt' ich flugs
Allen Leuten gerne;
Eilte zu der ersten frisch
In die weite Ferne.

Und doch . . . bei der ersten sind
Ochs und Kuh zu schauen,
Während bei der zweiten nur
Schwarze Augenbrauen!

II.

Blaue Augen, sagt, warum
Seid ihr gar so trübe;
Ach, gewiss weil jener fehlt,
Der sonst eure Liebe.
Blaue Augen, längst seid ihr
Müd' u. matt vor Sehnen,
Ach ein ganzes Meer habt ihr
Ausgefüllt mit Tränen.

Czernowitz. L. A. Stauffe-Simiginowicz.

Denn Welch ein Volk hat die Natur so wohl
Bedacht? Wie saatenreich ist euer Land,
Wie traubenvoll die Berge, welche Zahl
Von Rindern, welche Zucht von Pferden, welch
Ein starker ganz zum Krieg geschaffner Kern
Von Männern?

VOLKSLIEDER DER TRANSILVAN. ZIGEUNER.

(Erdélyilyika Romane Zilya.)

(INEDITA.)

Originaltexte nebst Verdeutschungen.

XVI.

Vash t're dui kale yakha
Miklyom mora gulya da.
Vash t're trin kale kosne
Beshlom tuhal trin kurga —
Ale len tuke pale,
Ke me ja mango khere . . .*)

Um zwei Augen, die schwarzen dein,
Hab ich verlassen mein Mütterlein;
Um drei Seidentüchlein, dies Band,
Haust' ich mit dir drei Wochen, selband.
Nimm dir nur deine Tücher zurück,
Denn ich geh — hin ist mein Glück....

Kolozsvár.

H. v. M.

FIRENZE.

(G. Prati, *Iside*, Roma 1878. p. 265.)

L'aure sovente della tosca Atene
Ne' più mesti pensier sento spirarmi,
Aure misteriose, aure serene,
Che infuser gloria alle pitture e ai marmi.

Vien l'arguzia del Berni e con lei viene
D'Allighieri la parola a ricercarmi,
E come il sangue nelle ambrosie vene,
Fresca zampilla in me l'onda de' carmi.

E risospiro alla fiorita riva,
Alla stirpe cortese: e mi sei fatta,
Firenza, oh quanto, nel pensier più viva!

E un dì la zolla mi pareo men verde,
Sì morti i padri, e sì minor la schiatta!
Che amara luce ha il ben quando si perde!

FIRENZE.

Toskanisches Athen, wie oft umwehen
Die linden Lüfte Dein, mich Sorgenvollen;
Am Marmor kann man u. an Bildern sehen
Den süßsen Duft der ihnen sanft entquellen.

*) In der Regel folgt hier noch eine Strophe von 6 Verszeilen, als epischer Zusatz u. Schluss, welcher uns jedoch unorganisch zu sein scheint u. auch nicht ganz verständlich ist. M.

Der Witzbold Berni naht, bei ihm auch
stehen

Seh' Allighieri ich — was mag er wollen?..
Da, gleich den Adern, die ambrosisch gehen,
Fühl' ich die frischen Liederfluten rollen.

Ich sehne mich nach Deinen Blumen-Auen,
Nach Deinem edlen Schlag — und in Ge-
danken . . .

Florenz, mag ich Dich, wie Du lebst, er-
schauen!

Da plötzlich ist's, als ob nicht grün
mehr schiene

Die Scholl'; schon seh' das alt Geschlecht
ich wanken;—

O bitteres Loos des Edlen — als Ruine!

Kolozsvár.

H. v. Meltzl.

BIBLIOGRAPHIE.

(Enthaltend nur diejenigen vergl. litterar. Nova u. a. Werke, welche der Redaktion zugeschiedt, bez. von ihr angeschafft worden sind und ev. besprochen werden sollen.)

140. *Sabatini Francesco*. La lanterna. Novella popolare siciliana. Pubblicata ed illustrata. Imola, Ignazio Galeati e figlio 1878, 8° 19. [S. Salomone-Marino gewidmet.]
141. *Thorsteinnsson Steingrímur*. Lear Konungur sorgarleikur eptir W. Shakspeare í islenskri thydhingr. Reykjavík, Kristjáns Ó. Thorgrímssonar 1878. 8° 143.
142. *Minckwitz Johannes*. Huldigung dem erlauchten Fürsten Otto von Bismark, deutschem Reichskanzler. Leipzig, Kollmann, 1878. gr. 8°, 16. [In wenig Exx. gedr.]
143. *Minckwitz Johannes*. Dem Kaiser Wilhelm ein Segenswunsch. Leipzig, Kollmann 1878. gr. 8°, 4. [dessgl.]
144. *Manaraki Antonio*. Neugriechischer Parnass oder Sammlung der ausgezeichneteren Werke der neueren Dichter Griechenlands. Original u. Übersetzung. Athen. Druck v. K. Antoniadis. Periclesstrasse. 1877. 8°. 48. [Alle 2 Monate Hefte v. 3. Druckb; jährl. I. Band v. 6 Heften angekündigt.]
145. *Jochumsson Mathias*. Hamlet Dana-Prins. Sorgarleikur (Tragedia) eptir W. Shakspeare. Í islenskri thydhingu. Reykjavík. Prentadh hjá kinari Thórdharsyni, 1878. 8°, 152.
146. *V. Scheffel J. V.* Waldeinsamkeit. Zwölf landschaftl. Stimmungsbilder von *Jul. Marak*. Rad. v. *Ed. Wilmann* Mit begleit. Dichtung. Wien Kunstverl. P. Kaeser 1878. Fol. 32 Bl.